

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque
de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

MGR DI RENNE ET LA
PRESSE CATHOLIQUE.—
CHRONIQUE DIOCÉSAIN-
NE ET PROVINCIALE :
service du trentième
jour pour Mgr
Bourget ; Mgr l'évê-
que de Chartres et
la *Semaine religieu-*
se ; le nouvel évêque
du diocèse de Nico-
let ; visite pastorale
de Mgr Grandin à



SOMMAIRE

Qu'Appelle. — UN
PRÊTRE PRÉSIDENT
D'UNE RÉPUBLIQUE.—
UNE LETTRE DU R. P
GASNIER, missionnai-
re en Chine.—Mis-
SIONS PARMY LES IN-
DIENS DES MONTAGNES
ROCHEUSES, *suite et*
fin.—LE VIEUX MU-
SICIEN, (*suite.*)—Dé-
cès de la Semaine.

LE NUMÉRO

2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

LE NUMÉRO

2 cents

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent

MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE, 19	JUILLET	—Sainte-Marthe.
MARDI, 21	“	—Chateauguay.
JEUDI, 23	“	—Sainte-Justine.
SAMEDI, 25	“	—Saint-Valentin.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE, 19	JUILLET	—8me Dimanche après la Pentecôte, SAINT VINCENT DE PAUL, C., dob., 1 cl. orn. blancs. <i>On annonce les fêtes de Saint Jacques pour Sa- m. di le 25, et de Sainte-Anne pour dimanche le 26.</i>
Lundi, 20	“	—SAINT JÉROME EMILIEN, C., dble orn. blancs.
Mardi, 21	“	—SAINT PRAXÈDE, V., simple, orn. blcs.
Mercredi, 22	“	—SAINTE MARIE MADELEINE, double, orn. blancs.
Jeudi, 23	“	—SAINT APPOLINAIRE, E. M., dob., orn. rouges.
Vendredi, 24	“	—Vig'le de SAINT JACQUES, orn. violets.
Samedi, 25	“	—SAINT JACQUES, Apôtre, d. 1e cl., orn. rouges.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Dimanche 19. Il y a indulgence plénière pour les fidèles qui s'étant confessés et ayant communie, font une visite à l'Eglise pour y prier aux intentions du Souverain Pontife, Cette indulgence est applicable aux âmes du Purgatoire.

Samedi 25, ordination à 6 h. grand'messe à 8 h.

VISITES PASTORALES.

Dimanche 19, à Saint-Félix de Valois ; lundi 20, à Saint-Norbert ; mardi 21, à Sainte-Elizabeth ; mercredi 22, à Saint-Thomas.

Dimanche 19.—Fête du titulaire des églises paroissiales de Saint-Vincent de Paul, à Montréal et dans l'Île Jésus. Solennité des titulaires des églises paroissiales de Saint-Henri à Montréal et à Mascouche, Saint-Alexis, Sainte-Marguerite au lac Masson, Saint-Jacques à Montréal et à l'Achigan, Sainte-Madeleine à Rigaud.

Mgr DI RENDE et la PRESSE CATHOLIQUE.

Le *Bulletin de la Société bibliographique* nous apporte le texte du discours que Monseigneur le nonce apostolique à Paris a prononcé à la dernière assemblée générale de la société. Voici ce discours, où les amis de la presse catholique trouveront de précieux encouragements :

Messieurs, mesdames,

Je suis heureux d'avoir fait aujourd'hui une nouvelle connaissance, et j'avoue que, depuis bientôt trois ans que je suis parmi vous, ce plaisir se renouvelle fréquemment, presque tous les jours ; je le dis à la gloire des Parisiens.

Je suis donc appelé à connaître une nouvelle bonne œuvre. La vôtre a un intérêt tout particulier pour quiconque se préoccupe de l'avenir des âmes, de l'Eglise, de la société tout entière. Je me demandais en entrant pourquoi elle a été mise sous la protection de Saint Jean l'Évangéliste ; j'ai pensé qu'étant consacrée à répandre la vraie science, elle avait bien raison d'invoquer le patronage de Celui qui, comme un aigle, s'est élevé le plus haut dans les régions de la science divine, principe de toute vérité et de toute science.

Mais je crois pouvoir donner une autre raison : saint Jean, vous le savez, est, par excellence, l'apôtre de la charité ; à la fin de ses jours, n'ayant plus de force, il se faisait conduire à l'église, et s'adressant aux premiers chrétiens, il leur disait ces simples mots, dont la brève éloquence valait tout un long discours : " Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. "

Eh bien ! Messieurs, l'œuvre à laquelle vous appartenez est une œuvre éminemment charitable, parce qu'elle a pour but de répandre la vraie science, d'arracher beaucoup de pauvres âmes à l'erreur. Et, en cela, vous formez une institution, non seulement utile à l'Eglise, mais qui agit selon son esprit, en se servant des armes qu'elle a toujours employées pour gagner les hommes à Dieu.

En étudiant attentivement l'histoire de l'Eglise, vous verrez qu'à mesure que le mal a pris de nouvelles formes, l'Eglise a su, à son tour, varier avec une charité ingénieuse les moyens de le combattre.

Au début, l'ennemi du genre humain a prétendu détruire le christianisme par la violence brutale contre les chrétiens : l'Eglise, en exerçant la charité par le soulagement des malheureux, des pauvres, des malades, s'est développée, s'est étendue, après trois siècles de luttes, jusqu'à dominer le monde entier.

La violence n'ayant pas réussi, l'ennemi s'est attaqué plus spécialement aux âmes ; en excitant surtout la passion de l'orgueil, il a donné naissance aux hérésies. La charité alors se transforma ; on vit surgir dans l'Eglise d'innombrables ministres du Seigneur, des religieux qui par la prédication, par la culture de la science, maintinrent et affermirent l'empire de Dieu sur les âmes.

A l'heure qu'il est, la tactique est changée. L'ennemi cherche,

d'un côté, à amoindrir l'autorité des ministres du Seigneur, à empêcher que leur voix ne soit entendue ; de l'autre, il se sert de la presse pour répandre l'erreur et la corruption. Que résulte-t-il de là ? C'est qu'il a fallu faire ce que l'Eglise a toujours fait, suivre ses adversaires sur ce nouveau terrain, et, à la mauvaise presse, opposer la bonne. Et cela, non par un amour vague de la vérité ni par un désir orgueilleux de domination, mais par pure charité, pour rendre le service le plus signalé à tant de pauvres âmes que la mauvaise presse perd tous les jours, et qu'il est glorieux de ramener à la vérité.

C'est donc une œuvre éminemment chrétienne, une œuvre d'apostolat que vous faites : et quand on a l'honneur insigne de participer selon la mesure de ses moyens, à la grande œuvre de Jésus-Christ, on ne peut mettre assez de zèle à l'accomplissement d'une mission aussi grande et aussi belle.

Je ne veux pas, messieurs, m'associer à l'examen de conscience très sévère que vient de faire votre président ; je suis même heureux d'user envers vous du pouvoir de donner l'absolution. Mais l'absolution, vous le savez, n'est valable que lorsqu'elle est précédée du repentir et de la ferme résolution de mieux faire pour l'avenir ; aussi, étant certain que ces dispositions existent chez vous, je vous la donne, et de grand cœur.

Si votre zèle a besoin d'être soutenu et votre bonne volonté encouragée, qu'il v. us suffise de savoir ce que l'histoire des âmes et ma propre expérience dans le ministère ecclésiastique m'ont démontré avec évidence. C'est que souvent il faut bien peu de chose pour sauver une âme. Une bonne parole dit en temps opportun, le souvenir d'anciennes émotions, quelque prière cachée dans un recoin de la mémoire, une lecture bienfaisante surtout ont, fréquemment, opéré des changements miraculeux et d'étonnantes conversions.

Les deux grands Saints dont les disciples ont fait le plus de bien dans le monde, soit au moyen âge, soit dans les temps modernes, le B. Jean Colombini et saint Ignace, doivent leur sainteté et les grandes choses qu'ils ont faites à la lecture d'un bon livre qu'ils commencèrent pour se distraire, dans un moment de loisir. S'il en est ainsi, vous voyez bien qu'en contribuant à répandre la bonne presse, vous contribuez à sauver un grand nombre d'âmes.

Je comprends toutefois que, dans cette œuvre, un obstacle se présente et puisse donner lieu à un certain découragement. C'est que le succès est rarement visible. Eh bien ! messieurs, si le succès que l'on remporte sur les âmes ne peut frapper les yeux, il n'en est pas moins réel. Il est dans l'ordre de la Providence que les résultats obtenus par les œuvres chrétiennes ne soient constatés qu'un grand nombre d'années après leur fondation.

Jésus-Christ lui-même, au jour où sa mission sur la terre s'est accomplie, n'a pu envisager d'autre résultat que d'avoir réuni un petit nombre de fidèles, faibles, ignorants, timides. Il se réservait

de compléter son œuvre quand il ne serait plus sur la terre. Mais tant qu'il est demeuré, il n'a point vu ce qu'au jugement des hommes on appelle *un succès*.

De quels succès ont été témoins les Apôtres répandus dans le monde pour y fonder l'Église ? Ils sont morts pour leurs croyances, et les premiers chrétiens ont eu à subir trois cents années de persécution.

Quel est le succès des missionnaires qui abandonnent leur patrie pour aller dans les terres lointaines ? Le plus souvent, c'est la ruine et le martyre.

Mais, malgré ces apparences trompenses, l'Église a bien été fondée par Jésus-Christ, répandue par les Apôtres, et elle se développe chaque jour, grâce au zèle des missionnaires.

Il ne faut donc point se décourager. Le succès existe ; le bien se fait ; les âmes se sauvent ; il suffit de savoir cela sans en demander davantage. Et si quelque curieux s'informe quand il lui sera donné de constater les bons résultats de l'œuvre dont il s'occupe, je lui répandrai en toute simplicité que je crains que ce ne soit au jour suprême où Dieu lui donnera la récompense qu'il aura méritée en contribuant à cette œuvre. Il verra alors, autour du trône céleste, les âmes qui doivent à leur zèle charitable la joie éternelle.

J'insiste, messieurs, parce que j'ai l'honneur de représenter parmi vous Notre Saint-Père le Pape, et que mon premier devoir est d'être auprès de vous l'interprète fidèle de Ses désirs.

Vous tous qui suivez avec un soin tout filial les actes de Son Pontificat, vous voyez quelle importance Léon XIII attache à tout ce qui touche à la science, à tout ce qui peut répandre la vérité parmi les hommes, suivant en cela les traditions de l'Église qui, dépositaire unique de la vérité, est par cela même dépositaire de la vraie science.

La science, en effet, a toujours été cultivée avec amour par l'Église. Dans toutes ses branches, il y a eu de grandes illustrations parmi les ministres du sanctuaire ; et j'ai la ferme conviction qu'en continuant ce qui s'est fait jus qu'à présent, la vraie science finira par avoir raison de cette fautive science que des hommes égarés veulent lui opposer.

Mais, pour que ce but soit atteint, il faut que nos efforts se réunissent, que nos cœurs ne se rebutent point, mais qu'au contraire ils se retrempent dans les difficultés.

Il est nécessaire que nous voyions que l'œuvre dont nous nous occupons sera non seulement un bien pour la société tout entière, mais qu'elle sera pour chacun de vous l'origine de biens inestimables ; car, vous le savez, une œuvre est d'autant plus excellente que le but qu'elle se propose est plus élevé.

Or, votre société n'ayant pour but, comme je vous le disais tout à l'heure, que de conquérir des hommes à la vérité, c'est-à-dire à Dieu même, il ne peut y en avoir de plus excellente.

Dieu vous devra donc la récompense qu'il destine à tous ceux

qui ont le zèle de sa gloire, et qui se dévouent avec générosité pour que son saint nom soit connu, aimé et glorifié par toute la terre.

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Lundi 13, a été célébré à la cathédrale le service du trentième jout pour le repos de l'âme de Mgr Bourget.

M. le grand-vicaire Maréchal officiait.

M. l'abbé J. B. Proux, qui est parti en France avec M. le curé Labelle, publie dans la *Minerve* des lettres sur notre ancienne mère-patrie qui sont du plus grand intérêt.

De la dernière dans laquelle M. Proulx raconte les commencements de son voyage en Bretagne, nous extrayons un passage qui causera, nous en sommes certain, une vive satisfaction à nos fidèles abonnés ; ils y verront en effet, comment la *Semaine religieuse* de Montréal est appréciée par un éminent lecteur, Sa Grandeur Mgr Regnault, évêque de Chartres.

“ Monseigneur Regnault, évêque de Chartres, est un beau vieillard, à la figure fraîche et rose, qui ressemble beaucoup dans ses manières et ses paroles, à Mgr Bourget. Il me parla longuement du Canada, et il le connaît bien. Il me dit : “ Vous trouvez ici deux Montréalais, deux chanoines du chapitre de Montréal, moi et M. Manseau, tout comme Mgr l'archevêque de Martianopolis et Mgr l'évêque de Montréal le sont du chapitre de Chartres. Ce sont des liens qui existent depuis longtemps entre le Canada et ce diocèse qui s'appelait autrefois “ le grand diocèse des Gaules. ” Ils ont été resserrés, en ces derniers temps par la piété de Mgr Bourget, et Mgr Fabre tient à les continuer. *Quatre fois par mois, nous avons de vos nouvelles par votre SEMAINE RELIGIEUSE ; elle est très intéressante.* ” Enfin, Sa Grandeur termina par cette gracieuse invitation : “ Je vous invite à déjeuner, demain à 11 heures avec Mgr l'évêque d'Orléans qui vient ici en pèlerinage. ”— Bien honoré, Monseigneur, mais il m'est impossible d'accepter, je pars à 9 heures pour Le Mans. ” Il me bénit avec effusion, et je sortis, doucement impressionné comme l'on sort d'un entretien avec un grand ami du bon Dieu. ”

Quant à nous, nous sommes très heureux et très honoré de cette approbation d'un vénérable prélat qui a pour le Canada et pour Montréal en particulier une profonde sympathie.

Nous nous rappelons que N. Dame de Chartres a béni et fait prospérer les premières missions canadiennes. Nous nous souvenons aussi que Mgr Bourget, dans un de ses voyages en France alla prier dans la cathédrale de Chartres, où il ne put contempler sans

une vive émotion les *ex-voto* des Hurons et des Abénaquis qui y sont déposés. Mgr Fabre, il y a quelques années, visita, lui aussi, cette cathédrale ayant pour guide l'habile et pieux directeur de la *Voix de Notre-Dame*, M. le chanoine Goussard,

Monsieur l'abbé A. Landry, curé de Webster, Mass., E. U., décédé le 9 du courant, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL, prêtre.
Chancelier.

On lit dans le *Journal des Trois-Rivières* du 13 juillet :

“ Une dépêche de Rome annonce au *Courrier de Saint-Hyacinthe* que le curé de la Cathédrale de Saint-Hyacinthe, M. le chanoine Elphège Gravel, vient d'être nommé évêque du nouveau diocèse de Nicolet.

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert fait sa visite pastorale dans ce diocèse qu'il avait créé au prix de tant de labeurs et dans lequel, par suite de l'insurrection du Nord-Ouest, on ne trouve sur bien des points que dévastation, maisons abandonnées, familles en deuil.

Sa Grandeur était le 24 juin à Qu'Appelle ; Voici comment un correspondant de la *Minerve* rend compte de cette visite :

“ Mgr Grandin arrivait ici lundi matin, accompagné du R. P. Leduc et du R. P. Lacombe : celui-ci venait voir l'école industrielle, et il est reparti pour Calgary mardi soir.

“ Monseigneur va faire la visite de ses missions et surtout de celles qui ont le plus souffert de ce malheureux soulèvement.

“ Mardi matin, Monseigneur chantait dans notre église un service pour le repos des âmes de ses deux missionnaires, les RR. PP. Fafard et Marchand. La messe avait été annoncée le dimanche auparavant, aussi l'assistance était nombreuse. Il était facile de lire sur la figure de Monseigneur la douleur et le chagrin qui remplissaient son âme, mais c'est surtout après la messe, lorsqu'à la demande du supérieur de la mission, le R. P. Leuret, il adressa la parole aux Métis, que l'on put comprendre quelle peine il éprouvait. En parlant de cet horrible massacre du Lac-au-Grenouilles, Sa Grandeur disait :

“ Trois mois auparavant, les Sauvages me protestaient de leur respect et de leur obéissance envers ces mêmes missionnaires qu'ils ont massacrés. Ils étaient loin alors de vouloir les tuer ; d'où est donc venu chez eux un tel changement ? Pourquoi se sont-ils portés à de tels excès ? Ah ! c'est que des gens plus instruits et plus coupables qu'eux leur ont donné de mauvais conseils et leur ont fait croire que le prêtre était leur ennemi et était vendu au gouvernement pour les perdre ; et grâce à ces mauvais conseils, deux excellents missionnaires pour lesquels vous êtes venu prier aujourd'hui, ont été massacrés par ces mêmes Sauvages pour le salut desquels ils avaient tout quitté ; ils sont tombés victimes de

leur zèle pour défendre la vie de leurs frères, et cela le Vendredi Saint, quelques instants après avoir renouvelé la mémoire d'un sacrifice qui a dû être pour eux une excellente préparation au martyre.

“ N'est-ce pas aussi pour avoir rejeté les conseils de leurs prêtres, pour s'être laissé persuader qu'ils étaient leurs ennemis, *pour s'être laissé tromper par un insensé* que nos pauvres Métis de la Saskatchewan si bons auparavant, et dont beaucoup sont vos parents, ont attiré sur eux tant de malheurs, et même ont en quelque sorte apostasié leur foi. S'il faut en croire ces récits que j'apprends tous les jours et qui m'attristent de plus en plus, ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : celui qui vous méprise me méprise, celui qui vous touche me touche à la prunelle de l'œil. Ces menaces de Notre-Seigneur ne se sont-elles pas vérifiées et ne se vérifient-elles pas tous les jours ? Quoi de plus triste que de rencontrer sur le chemin nos pauvres Métis de la Saskatchewan si misérablement vêtus, eux qui l'année dernière avaient encore des établissements si prospères ! J'ai déjà tant versé de larmes que je n'en trouve à peine plus pour pleurer de tels malheurs. ”

“ Et en disant ces mots Monseigneur éclata en sanglots. Beaucoup d'assistants pleuraient avec lui. La vue de ce bon et saint vieillard pleurant la perte de ses missionnaires et les malheurs de ses diocésains était de nature à arracher des larmes aux cœurs les plus durs. Les pleurs finirent éloquemment son discours qu'il ne put continuer, et l'assistance se retira pénétrée de compassion pour Sa Grandeur si compatissante elle-même pour les maux de son peuple. ”

Un prêtre président d'une république.

Monseigneur Merino, précédemment doyen de la cathédrale de Saint-Domingue, et, tout récemment, nommé par le Pape archevêque de la même ville, a exercé dans son pays la magistrature suprême, comme président de la république, durant le délai constitutionnel. A cette heure, il est chargé, par son gouvernement, de plusieurs missions temporaires en Europe. Il vient de conclure un concordat avec Rome ; il assiste à Paris le titulaire de sa légation, l'aimable baron de Almeda, pour la discussion d'un traité qui règlera définitivement les conditions de la propriété française à Saint-Domingue.

Le fait d'un ecclésiastique élevé au premier poste de l'Etat n'est pas fréquent ; mais il n'a rien qui surprenne dans un pays qui a l'heureuse fortune d'ignorer les divisions politiques et religieuses. Le clergé ne tient nullement Saint-Domingue en tutelle ; mais il a

sa place au soleil et le droit commun : là on se pique de vrai libéralisme, et les prêtres ne sont pas mis hors la loi. L'un d'eux a paru remplir les conditions de capacité, d'énergie et de savoir : on lui a confié le gouvernement, sans penser que la soutane constituait une indignité, ni qu'elle créât un droit.

Le doyen de la cathédrale a donc été élu président, et la république s'en est bien trouvée.

L'abbé Merino a travaillé de tout son pouvoir à l'essor de son peuple, à sa transformation industrielle qui commence à fixer l'attention du Nouveau-Monde. Il a même gaillardement pourvu à la sécurité du territoire quand il l'a fallu.

La république, il y a dix ans, importait son sucre : elle en exporte maintenant pour plusieurs millions ; un chemin de fer est en construction ; des routes sont amorcées ; le télégraphe fonctionne ; le téléphone s'installe ; l'industrie locale s'éveille... le tout sans que personne paie un sou d'impôts. Il n'y a que les taxes de douane !

Il y aura quatre siècles tout à l'heure que Colomb, lors de son premier voyage, posa le pied sur le sol de Saint-Domingue, appelée d'abord Hispaniola, et où il planta une grande croix portant l'écuson d'Espagne. C'est sur le lieu de ce premier autel que s'élève la belle cathédrale dont l'abbé Merino était chanoine-doyen quand les honneurs civils sont venus le chercher. Après sa présidence, il est demeuré au même poste ecclésiastique ; et, avant de rentrer dans son église, avec la crosse archiépiscopale cette fois, il rend encore à la chose publique un signalé service, en concourant aux traités qui s'élaborent à Rome, à Madrid et à Paris.

UNE LETTRE DU R. P. GASNIER, MISSIONNAIRE EN CHINE.

La lettre suivante, bien que déjà ancienne, sera lue avec un grand intérêt.

Ou-ho, 16 juin 1884.

“ Voici quelques détails sur une affaire qu'on pourrait regarder comme le pendant de celle de *Kiang-yn*, mais ici pas de queue arrachée ; tout se termine par un festin. Notre maison de *Ou-ho* en a été le théâtre, le 29 mai, fête chinoise du 1er jour d'été. Ce jour-là on met ses beaux habits, on multiplie les libations ; ce fut le moment choisi par quelques jeunes vauriens pour assaillir notre maison. Déjà deux placards injurieux avaient été affichés contre nous ; mais nous étions dans le calme le plus complet. Seul, notre baromètre, malgré l'apparente sérénité du jour, marquait là tempête ; le P. Durandière ne l'avait jamais vu si bas ; c'est un excellent instrument digne de l'observatoire du P. Dechevrens, mais que nous gardons pour l'avenir.

“ Vers 3 heures de l'après-midi, notre maison se trouve soudain envahie par une centaine d'hommes, jeunes gens ou enfants ; parmi les jeunes gens, plusieurs se faisaient remarquer par leur mise élégante, les enfants étaient en très petit nombre. Cette bande pénètre dans le parloir, brise les vitres, déchire en mille morceaux la carte de la Chine et les saintes images, traverse la cour longue de trente pas jusqu'à l'entrée de la chapelle, brise encore la porte vitrée de la chapelle, et enfonce successivement deux autres portes qui ferment à droite un étroit passage. Les coups, les cris, les aboiements des chiens nous ont vite avertis. Le P. Durandière et moi nous marchons au-devant des assaillants. Notre vue apaise le tumulte. Aussi calme que devant nos bons paysans, le P. Durandière demande aux assaillants ce qu'ils veulent.— “ Nous n'en voulons point aux Pères, nous n'en voulons point aux *Sien-Ching* de la porterie qui nous ont toujours bien traités, nous en voulons à ce vaurien, ” disent les deux principaux meneurs, (ils désignent un de nos jeunes domestiques) ; “ il nous a battus, insultés ; il faut qu'il vienne sur la rue nous faire la révérence et nous demander pardon. ”—L'injure datait du dimanche des Rameaux : quelques jeunes gens ayant mal parlé du Père, notre domestique les avait mis à la porte. Furieux ils avaient remis la vengeance au 1er jour de l'été ; le matin même de ce jour, ils avaient été brûler de l'encens à la pagode, et là avaient juré de se venger. Tel était le prétexte de leur agression. Durant les premières explications, la foule avait reculé jusqu'en face de la porterie.— “ Quels sont vos noms, ” demande le Père ?— “ Moi, je m'appelle *Ling*, lui s'appelle *Tchao*. ”— “ Si mon domestique vous a insultés je le punirai. En ce moment il n'est pas possible d'examiner l'affaire ; vous êtes trop nombreux et vous avez bu du vin. Revenez demain et je vous rendrai justice. ”—Les chefs de la bande avaient fait en effet de copieuses libations ; sans cesse ils répétaient les mêmes propos : impossible de prolonger longtemps ce dialogue. Jusqu'alors nous avions été respectés, bien que l'attitude de la foule ne fût point rassurante, mais un incident fâcheux pouvait se produire. Nous regagnons donc le chemin de notre chambre ; mais à mesure que nous reculons, les assaillants avancent avec nous jusqu'à la porte de la chapelle. C'était le moment critique : sans être effrayé, je pensais au P. Tchepé, et je me disais : “ Si ces gens ont des intentions perverses, ils ont beau jeu, ils n'ont qu'à se baisser pour ramasser des briques et les lancer contre nous ”. Nous fûmes respectés jusqu'au bout, mais après notre départ, nos fenêtres, heureusement protégées par un grillage en fer, furent assaillies par une nouvelle grêle de projectiles qui causèrent peu de dommage.

“ Voilà le fait, les dégâts matériels étaient peu considérables, mais l'injure morale très grave ; nous ne savions pas où s'arrêteraient les hostilités. Les coupables appartenaient aux meilleures familles de la ville, ils étaient bien connus, et s'étaient nommés. Le Père fait prévenir le mandarin et l'invite à constater le dégât.

Comme toujours les gens du tribunal répondent : “ Grand homme viendra ” ; on se prépare à le recevoir, mais le Grand homme ne vient pas. Le *fou-yé* ou mandarin militaire, sans être invité, se présente ; pendant que le Père prend le petit costume de cérémonie pour le recevoir, il change d’avis et part en disant qu’il reviendra.

“ Nouvel exprès envoyé au tribunal ; le Père demande à être reçu par le mandarin ; si le mandarin refuse, l’affaire sera portée en haut lieu. Le mandarin était au lit ; il fait répondre que l’affaire n’a pas d’importance : “ quelques gamins ont brisé les vitres ; qu’on les maudisse, c’est tout ce qu’ils méritent. ” Cependant la foule remplissait toujours la cour et les alentours de la maison ; nos pauvres élèves attendaient et regardaient d’un air effaré. Effrayé sans doute par la menace de voir l’affaire portée en haut lieu, le mandarin se ravise, il vient au *Tien-tchou-tang*, accompagné du *fou-yé* et du *si-ting*. (Ce dernier est la seconde autorité du tribunal après le mandarin.) Mais le *si-ting* était loin d’être à jeun : il portait mal sa dignité ; dans notre drame, il jouera le rôle comique. Seul le *fou-yé* gardera les convenances. C’est d’ailleurs l’ennemi personnel du mandarin autrefois leurs gens se sont battus, peu s’en est fallu que tous deux n’en vinsent aux mains. Mandarin, *si-ting* et *fou-yé* étaient venus à pied et en petit costume. Leur visite dura trois quarts d’heure. Je ne puis tout vous rapporter, je vous dirai seulement que le mandarin se mit à parler avec une telle volubilité et d’un ton de voix si élevé qu’il était impossible de le comprendre : de ma chambre j’entendais sa grosse voix. Le Père fit mine de se boucher les oreilles.—“ Cet homme ne comprend pas, ” dit le mandarin.—“ Si tu parlais moins haut, je te comprendrais certainement. ”—Piqué, le mandarin baissa le ton.—“ C’est une petite affaire, ” dit-il.—“ Tu n’as rien vu, comment peux-tu dire que c’est une petite affaire ? ”—Pas de réponse. “ Allons voir, dit le Père, ensuite tu pourras parler. ” Les visiteurs quittèrent notre modeste salon et parcoururent la maison. Il fallut attirer l’attention du mandarin pour qu’il vit les portes brisées. Près de l’habitation du *Sien-ching* et des portes de la chapelle : “ Quelques morceaux de toile européenne ; quelques vitres brisées ! ” dit-il avec dédain. Mais au parloir, à la vue du dégât, il s’écria : “ Non ! ce ne sont pas des gens de mon pays qui ont fait pareille chose. ” Et du geste il menaçait la foule. On revint à la salle de réception ; le mandarin persistait toujours à dire que c’était une petite affaire. Le Père alors prit un ton indigné ; il lui fit sentir combien son appréciation était injuste, pour lui il était décidé à poursuivre. “ Si on venait te voler et piller ta maison, dirais-tu que c’est une petite affaire ? ” L’argument portait, le mandarin resta bouche close.

“ J’ai dit que le *si-ting* s’était chargé du rôle comique. Devant le Père, il faisait force révérences, et se tournant vers la foule il la chargeait les poings fermés. Par derrière, il désignait le Père et faisait mine de tirer des flèches contre lui. Puis levant le pied et la main en l’air il disait : “ Je suis le premier à *Ou-ho*, je m’appelle

Ouang, mon frère s'appelle *Ouang*, le Père ne daigne pas faire attention à moi, il faut le conduire au tribunal et le juger.

“ La visite terminée, le Père pria le mandarin de faire évacuer la foule ; l'ordre en fut donné et exécuté par les *ken-pain* armés d'énormes fouets ; la bousculade fut telle que le Père faillit être renversé. Il reconduisit le mandarin jusqu'à la porte ; la séparation fut amicale, promesse fut donnée à haute voix que l'affaire serait traitée.

“ Dès le premier jour, nous restions maîtres du terrain ; mais le mauvais vouloir du mandarin encouragé sans doute par l'argent des coupables et de leurs parents faisait présager que nous n'aurions ni prompte, ni bonne justice. Le Père eut l'heureuse inspiration d'envoyer complimenter le *sou-yé* et de le remercier de l'intérêt qu'il prenait à notre affaire. Flatté du compliment, le *sou-yé* s'efforça de le justifier. Durant les quatre jours suivants, il s'entremet entre le tribunal du mandarin, les *chen-don* ou notables de la ville et les parents des coupables ; c'est à lui que nous devons surtout le succès des négociations. Nous n'eûmes pas à regretter l'absence du mandarin obligé d'aller visiter des dignes. Il y eut des pourparlers, des visites intéressées ; les Chinois plaidaient pour n'accorder que la satisfaction la plus minime, le Père avait dès le début nettement posé ses conditions et demeurait inflexible. Les parents des coupables devaient en présence de tout le monde remettre les saintes images à la place qu'elles occupaient au parloir ; puis devant les *chen-don* faire la révérence au Père et demander pardon. Au tribunal, le mandarin leur adresserait un *hio hiun*, qui serait entendu par deux de nos *sien-ching*, et nous donnerait un *kao che* convenable. Le Père consentait à ce que la satisfaction pécuniaire fût réduite à 30 piastres au lieu de 100 en raison de la rareté du numéraire, et déclarait que les frais des dégâts payés il donnerait le reste de l'argent aux pauvres de la ville.

“ Il fallut bien en passer par là. Les parents vinrent donc en plein jour (et non point de nuit comme ils le demandaient) en présence de tout le monde replacer les saintes images. Durant ce temps on tira force pétards ; “ il y en avait bien pour une piastre”, dit le P. Durandière. Puis vint la révérence devant le Père qui reprit les coupables un peu plus vertement que le mandarin ne l'avait fait au tribunal. “ Je n'ai pas à apprécier la conduite du *lao-yé* dans toute cette affaire, dit le Père ; croit-il donc que la raison augmente à proportion de la voix ? ” Puis le Père se retira dans sa chambre ; quelque temps après il fit inviter en amis les parents des coupables à prendre part au *tien-sin* qu'il avait fait préparer pour les *chen-don*.

Toutefois ce ne fut pas là le repas final, le festin dont je vous ai parlé. Il faut vous dire que le *si-ling*, honteux de sa conduite précédente que le Père n'avait pas manqué de faire ressortir dans une lettre adressée dès le second jour au tribunal, revint lui aussi demander pardon. Le Père prit un air sévère : “ Nous en reparlerons,

lui dit-il ; pour le moment je te condamne à payer au *fou-yé* et aux *chen-don* un bon dîner dans la salle du parloir. De mon côté j'en donnerai un à mes *sien-ching* et à mes principaux chrétiens." Ce fut le jeudi de la semaine de la Pentecôte, le huitième jour après l'offense, qu'eut lieu cette dernière réparation. On représenta au Père qu'il ne convenait pas que les *sien-ching* fussent à la table des *lao-yés*. " Je n'ai pas dit qu'ils dineraient à la même table, mais j'ai dit qu'ils prendraient part au festin : ils ont été avec nous à la peine, il faut qu'ils soient avec nous à la joie." Plusieurs administrateurs étaient venus des chrétientés pour participer à cette fête. Vous voyez d'ici le *fou-yé*, le *si-ting*, les *chen-don* et nos *sien-ching* festoyant dans la salle du parloir en présence d'une grande image du Sacré-Cœur, de nouvelles images toutes neuves et devant une nouvelle carte de la Chine.

Quant au *kao che*, trois fois il fut refusé par le Père ; il y tenait d'autant moins qu'il était aise de ne rien devoir au mandarin. Mais à la quatrième fois il était tellement bon qu'il fallait bien l'accepter. On y disait que " les docteurs de la religion venus de loin n'enseignaient que le chemin de la vertu, qu'on pouvait venir les voir, mais qu'il fallait leur porter grand respect. On nommait les coupables, et l'on disait que si la satisfaction pécuniaire n'avait pas été aussi forte qu'elle devait l'être, c'est que les coupables n'avaient pas assez d'argent et avaient manqué d'esprit "...

" Le jour même, avant la fin du repas, notre Père Durandière enfourcha sa bonne mule et prit le chemin de *Sé-nin* où nous avons acheté une nouvelle maison. Il doit se rendre avant la fin du mois à *Siu-tcheou*. Vous voyez que la Providence veille sur nous. Que serait-il arrivé si je m'étais trouvé seul dans cette bagarre ? A présent tout est plus tranquille qu'avant. Le *fou-yé* a été gratifié d'un présent bien mérité ; en outre nous lui enverrons désormais le *l-ouen-lo*. Les *chen don* ont été charmés de la discrétion et de la politesse qu'ils ont trouvées au *T'ien-tchou-tang*.

" EUG. GASNIER, S. J. "

Les missions parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses.

(suite et fin.)

Le Père CATALDO fut ensuite envoyé en mission chez les Nez-Perçés, ainsi nommés parce qu'ils portaient des anneaux suspendus à leurs narines. Cette tribu était considérée comme la plus cruelle et la plus barbare de toutes les tribus indiennes des Montagnes-Rocheuses. Pendant trois ans il travailla sans succès parmi ces sauvages. Il avait de grandes difficultés à apprendre leur langue. Enfin, après beaucoup d'efforts, il parvint à leur faire des instruc-

tions ; mais ils fermaient les oreilles à ses enseignements, et il ne put les toucher. Finalement, il put rassembler quelques enfants, une douzaine, et les instruisit dans la foi catholique ; mais les parents restèrent obstinés dans leur erreur. Au bout de trois ans, les supérieurs du Père CATALDO, pensant qu'il perdait son temps dans un si pauvre champ, l'envoyèrent dans un autre. Il quitta la tribu, accablé de tristesse. La bigamie était le crime devant Dieu des Nez-Percés, et comme le missionnaire exigeait des chefs et du peuple qu'ils abandonnassent cette coutume, ils ne voulurent point du missionnaire.

En quittant les Nez-Percés, le Père CATALDO visita d'autres tribus avec de grandes fatigues dans ces froides régions du Nord. Une fois, pendant qu'il traversait un désert, à cent milles de sa mission, il se brisa la jambe ; une autre fois, il tomba, au cœur de l'hiver, dans la glace et aurait péri s'il n'eût été immédiatement secouru. Tandis que le Père était ainsi exposé à tant de dangers, une grande surprise et une grande consolation lui venaient des Nez-Percés. Les quelques enfants qu'il avait instruits et baptisés n'oublièrent jamais de réciter leurs prières et de chanter leurs hymnes, et, de plus, après un certain temps, ils commencèrent à se trouver bien seuls sans la *Robe-Noire* et ils ne cessaient de tourmenter leurs parents au sujet de son retour. Les parents, ainsi ennuyés, jetèrent le blâme sur quelques chefs et ceux-ci, à leur tour, lorsqu'ils virent l'excitation populaire, s'en prirent au grand chef. Celui-ci, voyant le sentiment général, leur dit : " chefs et peuple, si j'ai été la cause du départ de la *Robe-Noire*, je suis déterminé à être la cause de son retour. " En conséquence, il envoya chercher le Père CATALDO, qui se trouvait alors à deux cents milles. Lorsqu'il entendit cette demande, il ne pouvait en croire ses oreilles ; il pensa que c'était un songe. Mais non, les chefs et le peuple des Nez-Percés demandaient à le voir, demandaient à l'entendre prêcher, demandaient à être baptisés. Il pleura de joie et comme réponse dit que, si c'était possible, il reviendrait lui-même ; sinon il persuaderait ses supérieurs de le faire remplacer. Il ne les fit pas longtemps attendre.

Les Indiens, informés de son arrivée, allèrent à sa rencontre ; il n'avait jamais vu un si grand nombre de ces enfants des montagnes rassemblés. Il leur parla, et il trouva qu'ils avaient tous appris ce qu'il avait enseigné aux enfants ; ils savaient les hymnes sacrés et ils les chantèrent pour lui. " Quoi, dit-il, est-ce possible ? Puis-je en croire mes sens ? Comment ce miracle s'est-il accompli ? " Ils lui dirent alors que c'était l'œuvre des petits enfants qu'il avait instruits ; ils avaient enseigné les prières et les hymnes à leurs parents, et elles s'étaient ainsi répandues dans la tribu. Plein d'une sainte joie, il baptisa les mieux instruits parmi eux, peu de jours après. Les chefs étaient au moment d'être comptés parmi les fidèles. Le Père CATALDO, voulant faire la cérémonie de leur réception dans le sein de l'Eglise aussi solennelle que possible,

désigna une place et fixa un jour pour leur baptême. Cependant, lorsque tous furent prêts, il s'aperçut de quelque répugnance parmi eux ; à ses questions sur la cause de ce sentiment, on lui répondit que le grand chef avait refusé de se faire chrétien, et vu que tous dépendaient de lui, ils trouvaient inutile d'aller plus avant jusqu'à ce qu'il fût convaincu de son erreur. Le peuple le suivrait s'il restait hors de l'Église, et ainsi les fruits de la conversion seraient détruits. Le Père vit que le peuple était accablé de cette nouvelle ; il lui demanda de recommander cette affaire à la Bienheureuse Vierge Marie.

La raison qui empêchait le grand chef d'embrasser le catholicisme était qu'il avait deux épouses, également belles, également aimées. Il dit qu'il ne voudrait congédier ni l'une ni l'autre. Les autres chefs lui parlèrent quelques temps, mais n'obtinrent aucun bon résultat. Le Père CATALDO lui-même le visita, mais ne put que se convaincre du grand aveuglement et de la dureté de cœur de cet homme. Si Marie ne voulait pas entendre leurs prières, il n'y aurait plus rien à espérer.

Les chefs cependant ne perdaient pas tout espoir ; s'étant aperçu d'un changement, ils prièrent le Père CATALDO d'essayer une fois de plus son influence. Le saint missionnaire trouva le grand chef tout pensif ; il lui parla du salut éternel de son âme et de celui de toute la tribu qui dépendait de ce qu'il ferait. Satan recura et le grand chef s'écria : "*Robe-Noire*, vous m'impressionnez ! Je vois ma folie, mais comment m'arrangerai-je avec mes épouses ? Je les aime toutes les deux tendrement ; laquelle, alors, abandonnerai-je ?" Le Père répondit : " Chef, laissez-moi cela ; je l'arrangerai selon que Dieu le désire. " Il l'arrangea, en effet, et la joie fut dans tous les cœurs, les actions de grâces sur toutes les lèvres. Mais alors survint un nouveau trouble. La femme abandonnée devint furieuse et dit au chef qu'elle s'en irait loin de lui en amenant le fils qu'il aimait tant. Le chef fut très attristé quand il entendit qu'il ne verrait plus son enfant. Le Père CATALDO s'empressa de le consoler dans cette affliction. Il lui dit que son enfant ne lui serait pas enlevé, mais même s'il l'était, il devrait supporter la volonté de Dieu. Et alors il lui raconta comment ABRAHAM n'avait pas hésité à amener son fils sur la montagne pour en faire un sacrifice, parce que Dieu l'avait ordonné ainsi.

Le chef gardait le silence.

Le Père continua : Vous devez être un autre ABRAHAM, Dieu le veut ! "

" *Robe-Noire*, dit le chef, je serai un autre ABRAHAM. Je veux me séparer de mon fils ; je suis prêt pour le baptême. "

Lorsque le jour fut venu, et que les chefs furent réunis autour du Père CATALDO, on vit un Indien s'approcher du grand chef ; il lui dit à l'oreille que son épouse et son enfant n'étaient pas partis, mais qu'elle se tenait derrière la foule. Il l'aperçut en ce moment et, se levant, il s'adressa à elle en présence de toute la tribu :

“ Femme, êtes-vous la seule à avoir encore le cœur endurci ? Croyez-moi, Dieu vous protégera ainsi que l'enfant. Il aura soin de vous si vous vous soumettez de bonne volonté au sort qui vous arrive ! Je veux être un autre АБРААМ, je recevrai, en ce jour, ce nom au saint baptême. Repentez-vous, soyez avec nous ; le bon Dieu sera votre protecteur. ”

Pendant ces paroles, la femme était restée immobile comme une statue, elle quitta alors sa place, et la crainte de la voir s'en aller courut dans toute l'assemblée. Mais, au lieu de partir, elle s'avança vers l'endroit où se tenait le missionnaire, et tombant à ses pieds, son enfant dans ses bras, elle s'écria en pleurant :

“ *Robe-Noire*, l'homme m'a renvoyée, Dieu m'a choisie ; je serai sienne pour toujours ! Je ne m'éloignerai pas ; je resterai ici, et je serai baptisée. ”

Qu'on s'imagine la joie qui succéda à une si longue attente ! Qu'on s'imagine les scènes de ce jour ! Le CHRISR avait triomphé ; ce peuple était sien. Il avait semé dans le cœur de ces sauvages ces germes de conversion, et, maintenant, par l'intercession de Sa Mère Immaculée, il les faisait fleurir et produire des fruits abondants. Où sont les obstacles que Son amour ne pourra surmonter, où sont les difficultés que sa sagesse ne pourra vaincre !

Que de bien a produit la conversion de ces pauvres sauvages, et combien le catholicisme a fait pour eux !

Là où le mariage était inconnu, il fut depuis universellement connu. La moralité fleurit là où l'immoralité avait étendu sa domination ; l'ordre et la paix succédèrent à la discorde et aux guerres les plus barbares.

Trinité sainte, ne permettez pas que je me rende indigne de vos bienfaits, et que l'ingratitude me les fasse oublier.

Douce Vierge Marie, donnez-moi le seul trésor que je désire ici-bas, votre trésor à vous *donnez moi Jésus*.

Quand une âme prie avec persévérance, il n'y a pas sacrifice dont elle soit capable.

Combattre un seul défaut, tendre à une seule vertu sans jamais se lasser, c'est le signe d'une grande âme.

La chorité croit tout le bien qu'elle peut croire, et elle supporte avec patience tout le mal qu'elle ne peut empêcher.

(*P. de Ravignan.*)

C'est dans le silence et le calme que Dieu nous parle et que nous parlons à Dieu.

Dans une âme droite les réflexions pieuses allègent les maux les plus cruels.

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

(suite.)

IV

La critique était dérouterée. Du moins Marguerite le pensa et, se remettant un peu, elle revint à des effets ordinaires, très ordinaires même. Le tout se poursuivit laborieusement, et cet orgue sur lequel Stanislas Jacob devait faire revivre toutes les scènes du ciel et de la terre, passer tous les délires de la douleur ou de la joie ou de l'extase, cet orgue ne symbolisa qu'une chose par ses faibles et lents soupirs : la respiration haletante qui s'échappait des lèvres de la jeune organiste.

Ce fut avec un mélange de joie et d'inquiétude que Marguerite descendit de l'estrade. Le rude moment était donc passé ! Mais quel en serait le résultat ?

— Très bien ! très bien ! pauvre ange ! murmurait madame Suber. Hélas ! le public serait-il de cet avis ? Heureuse, néanmoins, délivrée de son anxiété, Marguerite regarda un moment sortir ceux qui venaient de l'entendre. Mais, comme tous les yeux se fixaient sur elle, bientôt elle-même voulut se retirer.

Madame Suber la précédait. Près de la porte, un mouvement se produisit dans la foule, Marguerite se trouva séparée de sa mère. Elle cherchait à la rejoindre sur la place quand elle passa contre une des haies de fusains qui touchaient le seuil de l'église. Au travers des branches elle entrevit un profil majestueux, un voile noir.

— Encore ! se dit-elle.

Une dame, fort élégante, entretenait la comtesse. Le dialogue parvint nettement aux oreilles de mademoiselle Suber.

— Elle est ravissante ! on dirait une jeune princesse.

— Je n'avais pas souci d'une princesse, répondit madame de Mahaut d'un ton glacial. Et j'avais besoin d'une organiste. Cette jeune fille ne sait rien. Je ne comprends pas qu'on ait eu l'audace...

Marguerite ne pouvait s'arrêter. La foule l'entourait, la regardait. Elle poursuivit son chemin et, tandis que sa mère la félicitait de nouveau, elle entra avec une flèche dans le cœur.

Néanmoins, dès le soir même, une lettre partait pour annoncer à Stanislas que l'orgue de Plou-Braô était inauguré.

Marguerite s'épanchait librement avec son vieux maître. Elle lui avouait combien elle avait eu de peine à ne pas être vaincue dès

le premier combat. Elle lui racontait les détails de la cérémonie, longuement, minutieusement. Elle pensait lui causer un si doux plaisir ! Puis elle lui narrait son voyage, lui décrivait le village de Plou-Braô. En arrivant, elle avait vu, au bord d'un vallon, un calvaire rustique, si touchant qu'il donnait envie de s'agenouiller. Mais ce qu'elle avait surtout remarqué, c'était le castel, un vrai castel du moyen-âge. Et elle en avait franchi le pont-levis ! vu la cour d'honneur ! malheureusement, la comtesse de Mahaut ne recevant pas, l'intérieur de ce bijou gothique lui était demeuré fermé. En le quittant, elle avait cueilli une touffe d'œillets qui sortait de la muraille. Elle mettait dans la lettre un de ces petits œillets gris, afin que, jusqu'au cher maître, parvint un peu de l'arôme sauvage de cette terre où, par ses soins, ses amis allaient, désormais, couler des jours pacifiés.

Elle relut plusieurs fois cette lettre, cherchant toujours à la compléter. Mais, au vieux musicien comme à ses parents, elle déroba le cruel secret des paroles prononcées par Madame de Mahaut. Blessantes pour Stanislas Jacob, effrayantes pour M. et madame Suber, ces paroles devaient rester ensevelies en elle, tant qu'une décision de la comtesse ne lui serait pas officiellement déclarée. Elle était d'ailleurs résolue à lutter énergiquement contre le danger. Pauvre enfant ! qui, trois mois plus tôt, ignorait encore comment l'on peut souffrir ! Depuis le matin, elle se répétait sans cesse la parole qui termina sa lettre à Stanislas Jacob :
— Je travaillerai. Je ne dois pas défaillir.

La réponse de l'artiste se fit un peu attendre. Marguerite comptait recevoir une lettre transformée en douce et naïve causerie. Tant de fois, tous les deux, ils s'étaient ainsi laissé distraire pendant les leçons de piano ! L'éloignement, les regrets, la tristesse de la situation de Marguerite, devaient rendre Stanislas encore plus affectueux, plus expansif... Et, cependant, la lettre qu'il écrivit fut courte. Elle renfermait quelques conseils oubliés dans la méthode. On le voyait, le vieux maître ne négligeait pas ce qui pouvait être utile à son élève. Mais, de nouvelles, point. Aucune allusion à ce que la jeune fille avait si soigneusement narré de Plou-Braô. Il disait seulement :

— Dieu vous garde et vous bénisse, là où vous êtes aujourd'hui ! Vous savez si tout ce qui vous a frappée ne m'a pas touché moi-même avec un fer rouge. Tout ce qui vous console est aussi un baume pour mon cœur. Soyez heureuse ! Dieu veuille entendre cette parole, la plus ardente qui puisse sortir du cœur de votre vieil ami !

Après avoir achevé de lire cette lettre, Marguerite se sentit triste. Une inquiétude vague, indécise, l'envahit :

— Ce court billet ne lui ressemble pas, dit-elle. Qu'a-t-il, pauvre vieillard ?

Tout à coup, elle s'aperçut que les derniers mots avaient perdu leur netteté.

—On dirait des traces de larmes, pensa-t-elle. Qu'a-t-il, mon Dieu ? Est-ce une souffrance ? Il était si faible quand je l'ai quitté ! La maladie le menace peut-être encore. Maintenant, quelqu'un songera-t-il à lui procurer de petites douceurs ?

Et, se rappelant qu'une fois, elle lui avait envoyé des chocolats et des fruits qu'elle avait reçus d'une de ses cousines d'Amérique, elle se mit elle-même à pleurer.

—Que Dieu le garde, lui aussi ! dit-elle. Si ma jeunesse est éprouvée, sa vieillesse reste sans appui.

V

Cependant, depuis quelques jours, la petite maison s'était transformée. Si modeste, si restreint que fût le mobilier sauvé du naufrage, il gardait le caractère d'élégance qui distinguait tout ce que l'hôtel Suber renfermait. Jusqu'alors, la seule parure de la maison champêtre avait été le rosier grim pant qui s'élançait le long de sa façade, enguirlandait ses fenêtres et jetait sur ses pierres verdies un voile embaumé.

D'habitude, quand la croisée du rez-de-chaussée s'ouvrait devant un rayon de soleil ou une brise rafraîchissante, on voyait deux vieux paysans assis près d'une table grossière. Ils se détachaient sur le ton indécis de murs jadis blanchis à la chaux. On vit désormais ces mêmes murs recouverts d'Andrinople. Quelques fauteuils de style, une étagère de boule, quelques faïences choisies achevèrent de faire du petit appartement un salon où le bon goût rachetait la pénurie. A la place des paysans, on aperçut un homme de haute taille, d'aspect souffrant, à demi étendu dans une grande bergère et prenant, sur le guéridon qui l'avoisinait, tantôt un livre, tantôt un journal. On vit une femme d'une beauté délicate, d'une grâce exotique : une jeune fille qui ne le cédait pas à sa mère pour charmer le regard. Souvent, la mère peignait de petits objets en soie, des écrans, des vide-poches. Sa fille, assise près d'elle, essayait de l'imiter ou bien maniait un crochet, assemblait quelques morceaux d'étoffe ; et, quelques jours plus tard, le pauvre salon avait une lacune de moins.

Cette famille, ainsi entrevue, paraissait calme, douce, mais ne ressemblait pas à la plupart de celles qui habitaient Plou Braô, même dans les manoirs. Sa distinction étrange contrastait avec sa misérable position. On aurait dit que, désormais, sur le seuil de la maison rustique, le mot *mystère* était écrit.

Dans le village ou plutôt dans sa ceinture de maisons de campagne, on remarquait l'extrême réserve où cette famille se retranchait. Nul n'avait voulu s'avancer vers ces étrangers. On trouvait que c'était à eux, les nouveaux venus, de faire les premiers pas. Mais, soit qu'ils fussent fiers, ou simplement mélancoliques, ils n'avaient frappé nulle part.

On les rencontrait. Ils erraient tous les trois dans les chemins,

allaient s'asseoir devant les jolis points de vue. On les entendait, de temps en temps, parler ensemble une langue étrangère, harmonieuse et sonore.

On les savait bons. De naïves paroles étaient dites à ce sujet par la jeune pâtre devenue leur servante. Où étaient les habiles femmes de chambre, le chef et ses aides, les beaux laquais de l'hôtel Suber ? La fille de berger qui les remplaçait tous assurait qu'elle était heureuse, traitée avec douceur, et que la jeune demoiselle, levée de bonne heure, travaillait plus qu'elle dans la maison. Elle disait aussi que souvent, chacun de ses maîtres pleurait quand il se trouvait seul : jamais devant les deux autres.

Une seconde voix enchérissait sur les éloges de la servante. C'était celle du souffleur, ancien soldat, revenu à ses champs après avoir vu, disait-il, du pays et du monde. On pouvait se fier à lui pour juger les gens. Avec un sincère dévouement et un sentiment profond de son importance, il continuait à servir de son mieux les études obstinées de Marguerite.

Dans les chaumières, les Suber étaient donc estimés. Dans les propriétés, ils restaient inconnus : les deux témoignages qui les favorisaient n'allaient pas beaucoup plus loin que les courtils champêtres.

Seules, deux personnes se trouvaient en relation avec les réfugiés. La comtesse de Mahaut n'avait pas même attendu leur installation pour se présenter à son tour chez eux. Marguerite avait frêmi en la voyant entrer. La terrible parole demeurait en elle comme une menace. La comtesse lui faisait l'effet d'une figure fatale.

— Elle me chassera, se disait-elle.

Et, soudain, les frais du voyage, ceux de l'installation, la sécurité présente, la paix relative dont ses parents jouissaient, l'amélioration que l'air de la campagne produisait déjà dans leur santé, tout se heurtait dans son esprit.

La noble dame se montra cependant d'une courtoisie parfaitement correcte. Mais sa visite garda un caractère marqué de froideur. La conversation s'engagea sur des sujets banals, et ne fit qu'effleurer ceux qui auraient dû la remplir tout entière.

Marguerite se mêlait à peine à l'entretien. Le cœur serré, elle se bornait à lever timidement les yeux sur la châtelaine. Chose étrange ! la comtesse l'effrayait, faisait passer en elle des sentiments de douleur, presque de révolte, mais n'arrivait pas à lui inspirer de la repulsion. Il y avait tant d'intelligence dans ce regard pénétrant ! tant de dignité dans le moindre de ces gestes ! Une réserve hautaine paraissait jeter sur ce front un voile plus épais que le crêpe de veuve qui l'entourait, et ce voile, si sombre qu'il fût, n'empêchait pas de distinguer une beauté toute mêlée de grandeur.

(À suivre)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
II Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Zéphirin Mantha.—Délina Labranche.—Marie Lachance.—Michel Moreau.—Louis Gagné.—Michel M. Namara.—F.-X. Cusson.—Zéphirina Venne.—F.-X. Bérard;—James Kennedy.—Vitaline Poulin.—Zéphirin Lavergure.—Pierre Asselin.—Marguerite Murphy.—Calixte Lajeunesse.—Sophie Ouellette.—Alexandre Paton.—F.-X. Tétrault.—Béatrice Matte.—Margaret Tallon.—Henriette Filiatrault.—Marie Huet.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département. Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de MERINOS DOUBLES, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs en tous points.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés religieuses seront datées à 6 mois du 1^{er} mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues STE-CATHERINE & ST-ANDRE
MONTREAL.

RECOMPENSE !

DE \$10 a \$50,
à toute personne qui nous informera de quelque vacance d'instituteurs dans les écoles

ou de demandes. Pas de trouble ni de dépense. Adresser un timbre pour circulaire à

AGENCE DES ECOLES, CHICAGO,
185 South Clarke St.

N. B. Nous avons besoin de toutes sortes d'instituteurs pour les écoles et les familles.



ATELIER
DE
VITRAUX coloriés
de Montréal
CASTLE & FILS

40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
pour
CHASSIS D'EGLISE.

**Plombés,
Coloriés.**

ORNEMENTATION

Emblèmes
Religieux

FIGURES ET SUJETS PEINTS
AVEC UN ART EXTREME

Dessins, prix et quan-
tités fournis gratis.

En écrivant, veuillez
mentionner

La Semaine Religieuse.

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc., avec soin, et dont ils garnissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc. Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D.A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt
HURTEAU & FRERE,
92 Rue SANGUINET.
MONTREAL

Un homme marié, âgé de 45 ans parlant l'anglais et le français, désire une place de bedeau, de gardien, ou bien de l'emploi dans une maison religieuse. S'adresser au bureau de la SEMAINE RELIGIEUSE—Ref. Père Redemptoriste, V.-G. à l'évêché, Montréal.

RÉMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général :

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epiceries.

25 Cts

Employez les
Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS
21 rue St-Laurent
MONTREAL.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co

TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL
22 RUE ST.-NICHOLAS
MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
Fabricants de sommiers en cr.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX.

SCULPTURE — DOBURE — PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

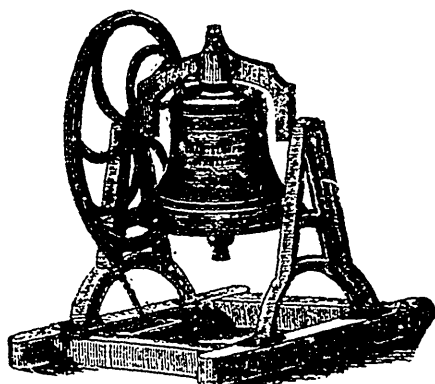
LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Épargne.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

TONDEUSES

POUR L'HERBE

OUTILS de JARDINS, nouvelles PRESSES à PATATES, Prix 90 cts
SORBETIÈRES pour faire la crème à la glace.

FILTRES pour l'eau, etc., etc.

A VENDRE EN GROS ET EN DÉTAIL PAR

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND FERRONNIER,

1592 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

FERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADIEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,
résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.